



Regards croisés sur le Spitzberg : Léonie d'Aunet et Xavier Marmier de La Recherche à l'écriture

Clément Gautier

► To cite this version:

Clément Gautier. Regards croisés sur le Spitzberg : Léonie d'Aunet et Xavier Marmier de La Recherche à l'écriture. Annie Bourguignon, Konrad Harrer. Writing the North of the North : Construction of Images, Confrontation of Reality and Location on the Literary Field, , pp.69-83, 2019, Writing the North of the North : Construction of Images, Confrontation of Reality and Location on the Literary Field, 978-3-7329-0625-3. hal-03210311

HAL Id: hal-03210311

<https://hal.science/hal-03210311>

Submitted on 28 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Regards croisés sur le Spitzberg : Léonie d'Aunet et Xavier Marmier de *La Recherche* à l'écriture

Si le Nord peut être relatif, le Svalbard (on parlera désormais de Spitzberg pour conserver la toponymie des auteurs du XIX^e) appartient de façon absolue au Nord du Nord, réunissant les trois aspects de la nordicité telle que la définit Hamelin : il est au Nord (entre 74 et 81 degrés de latitude Nord), connaît de ce fait un climat qui lui impose un hiver long et rigoureux (*Svalbard* signifie en islandais « côte froide ») et enfin, est principalement montagneux, étant constitué de ces fameuses « montagnes pointues » qu'avait remarquées Barentsz dès 1596, et qui donneront son nom à l'île principale.

Par ailleurs, le Spitzberg présente bien des caractéristiques qui le font apparaître, de tout temps, comme une limite. En effet, pour l'Européen, les îles situées au Nord de l'archipel constituent les dernières terres immergées avant le pôle Nord. De plus, s'il est pendant longtemps resté le territoire le plus au nord jamais atteint, et était pour cette raison considéré au XIX^e, avant la découverte de l'archipel François-Joseph (1873), comme « le pays le plus au nord de l'hémisphère septentrional », ¹ il constitue aujourd'hui, et ce depuis les premières colonies minières installées au tout début du XX^e siècle dans l'Adventfjord, la terre habitée la plus septentrionale de la planète.

Enfin, pour les Français du XIX^e siècle, le Spitzberg apparaît comme un archétype du Nord du Nord. Hugo et Heredia situent le pôle Nord « Au-delà des spitzbergs » ² et « plus loin que [...] les Spitzbergs ». ³ On peut voir dans ces vers le mot *Spitzberg* (avec ou sans majuscule) comme un nom générique, applicable à toutes les terres hyper-boréales, ou concevoir que dans l'imaginaire de ces poètes, le pôle est entouré de montagnes pointues (l'étymologie serait donc convoquée). Quoi qu'il en soit, Spitzberg apparaît chez eux comme la toponymie ou la topographie commune à toutes les terres au nord du Nord, du fait d'une fascination à laquelle l'expédition de 1839 et les publications auxquelles elle a donné lieu ne sont évidemment pas étrangères.

Cet été-là, le navire français d'investigation scientifique *La Recherche* se rend au Spitzberg *via* les Féroé et Hammerfest, en Norvège. Font partie de l'expédition dirigée par Paul Gaimard, de nombreux scientifiques (naturalistes, géologues, météorologues...), un nombre presque égal de dessinateurs, graveurs et peintres (parmi lesquels François-Auguste Biard), et deux autres passagers : Léonie D'Aunet, femme du peintre, et Xavier Marmier.

Ce n'est certes pas la première fois que des Français abordent au Spitzberg (Philippe Henrat nous

1 Louis Friedel : *Les Naufragés au Spitzberg ou Les salutaires effets de la confiance en Dieu*, Tours : Mame, 1878, p. 46.

2 Victor Hugo : *La Fin de Satan* [1886], Paris : Charpentier, 1888, p. 291.

3 José-Maria de Heredia : *Les Trophées*, Paris : Lemerre, 1893, p. 150.

rappelle qu'il y a eu « une continuelle présence française dans les eaux et le long des côtes du Spitzberg durant la plus grande partie du XVII^e siècle »),⁴ ni même qu'une commission scientifique française s'y rend (le même navire avait tenté, avec moins de succès, le même voyage l'année précédente). C'est cependant la première fois que deux écrivains font route vers l'archipel polaire. Les deux auteurs ont fait le même voyage, observé les mêmes phénomènes, et nous proposent deux textes radicalement différents, deux perceptions d'une même réalité.

Le compte-rendu de Marmier est présent, outre l'imposant *Voyages de la commission scientifique du Nord en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et aux Feröe, pendant les années 1838, 1839 et 1840 sur la corvette « La Recherche »*, publié en 17 volumes et 5 Atlas entre 1843 et 1855, dans ses *Lettres sur le Nord*, parues en deux volumes en 1840. Dans la mesure où le dernier ouvrage était destiné à un plus large public, c'est celui-ci qui fera l'objet de notre étude, avec *Voyage d'une femme au Spitzberg* de Léonie d'Aunet, paru en 1854.

La part de trajet commune commence à Hammerfest et prend fin aux mines de Kaafiord. La relation de ce parcours partagé occupe la fin de la cinquième, la sixième, et le début de la septième lettre chez Léonie d'Aunet ; Xavier Marmier y consacre la dernière de ses *Lettres*. La comparaison n'a cependant pas de raison de se limiter à ces deux extraits. En effet, en dehors des quelques semaines que Léonie et Marmier ont passées ensemble, ils ont parcouru les mêmes lieux, le Nord sur lequel Marmier écrit ses *Lettres* étant celui que Léonie traverse dans son *Voyage*. De même, nous ne nous interdirons pas la lecture d'autres textes de Marmier qui pourraient venir éclairer son approche du Nord du Nord, notamment son roman *Les Fiancés du Spitzberg*, paru en 1858. Nous recourrons également à l'occasion aux écrits de Charles Martins, naturaliste présent au Spitzberg sur la corvette *La Recherche*.

Notons que le voyage de Léonie d'Aunet et son récit *Voyage d'une femme au Spitzberg*, sont hors du commun pour au moins trois raisons, que nous énumérerons sans les développer. D'une part, Léonie se distingue des autres voyageuses de l'époque par le libre choix de son départ :

Les auteurs insistaient volontiers, surtout lorsqu'il s'agissait de Françaises, sur le fait que ces femmes illustres, à l'image de madame Livingstone, n'avaient pas choisi leur vocation. Si elles s'étaient lancées sur les grands chemins, c'était soit à la suite d'un événement tragique et imprévu, dont la figure majeure était le naufrage [...] soit à cause du métier de leur mari [...].⁵

4 « A continuous French presence in the waters and along the coasts of Spitzbergen, throughout the greater part of the seventeenth century » Philippe Henrat : « French naval operations in Spitzbergen during Louis XIV's reign », dans *Arctic* 37/4, 1984, p. 544.

5 Sylvain Venayre : « Au-delà du baobab de Madame Livingstone », dans *Clio. Femmes, Genre, Histoire* 28, 2008, p.106.

Sous cet angle, le caractère exceptionnel du voyage de Léonie saute aux yeux. En effet, elle se met en scène faisant du chantage à Paul Gaimard, président de la commission, pour pouvoir se joindre à l'expédition de *La Recherche*⁶. Françoise Lapeyre résume la situation mieux que nous ne le ferions : « C'est une femme qui a eu ce désir rare de transformer en aventure le capital social et financier de son mari. »⁷

Autre facteur qui rend notre voyageuse extraordinaire : sa nationalité : « les héroïnes qui étaient proposées à l'admiration [du public français], dès lors qu'elles avaient fait seules le choix de leur voyage, étaient toutes étrangères. »⁸ Enfin, sa destination, le Nord du Nord, est exceptionnelle, comme le rappelle Bénédicte Monicat : « la voyageuse est une des rares femmes [du XIX^e] à s'aventurer dans ces régions. »⁹

Nous verrons ici comment Léonie d'Aunet parvient à écrire le Nord du Nord après les *Lettres* de Xavier Marmier. Commençons par une analyse des ambitions littéraires et didactiques des deux auteurs, avant d'examiner comment Léonie dresse d'elle-même le portrait d'une grande voyageuse.

Ambitions littéraires

Marmier revendique sa part de création dans ses traductions de poèmes nordiques, en les mêlant à ses propres productions dans ses recueils de poèmes successifs. Léonie quant à elle adapte un poème suédois qui lui a été traduit, mais en assurant que « l'exactitude d'expression [...] est presque textuelle. »¹⁰ La seule poésie qu'elle se permet est donc l'adaptation de celle d'un homme, le poète finlandais Berndston, adaptation qu'elle revendique d'ailleurs littérale.

De façon générale, les *Lettres sur le Nord* sont truffées de « passages poétiques en vers ou en prose incrustés dans les exposés informatifs et érudits. »¹¹ Marmier reproduira les premiers dans ses *Poésies d'un voyageur* et les fera publier dans le dernier recueil paru de son vivant, *Proses et vers*, assumant en tout point sa posture de littérateur. Léonie, au contraire, va parfois jusqu'à nier le caractère textuel de son propos. Dans sa lettre sur la Laponie, par exemple, elle écrit : « Je ne sais si,

6 Léonie d'Aunet : *Voyage d'une femme au Spitzberg* [1854], Paris : Hachette, 1855, p. 3.

7 Françoise Lapeyre : *Léonie d'Aunet*, Paris : JC Lattès, 2005, p. 36.

8 Venayre (2008) : p. 104.

9 Bénédicte Monicat : *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses au XIX^e siècle*, Amsterdam/Atlanta : Rodopi, 1996, p. 15.

10 Aunet (1855) : p. 298.

11 Maria Walecka-Garbalinska : « Nord-Sud aller retour. Le récit de voyage érudit au XIX^e siècle entre orientalisme et boréalisme », dans *Etudes germaniques* 282, 2016, p. 207.

dans ma description des rennes, je vous ai parlé de leur fourrure»,¹² alors que la description en question se trouve dans la même lettre. Elle agit comme si cette description n'était pas demeurée, comme si elle n'était pas écrite. L'autrice est également très prudente dans son style : quand elle note que l'aurore boréale est un « spectre de lumière », elle s'en excuse presque : « car comment nommer une lumière ne produisant pas de clarté ? »¹³ Mais ces remises en question permanentes, ces tâtonnements constants quant à son usage correct de la langue, conduisent Léonie à de riches et intéressants jeux sur le langage. Ainsi au Spitzberg, elle joue avec l'expression figée « mettre pied à terre » : « Je dis à terre, par habitude de narrateur ; je devrais dire à *neige*, car nulle part je ne vis la moindre parcelle de terre. »¹⁴

Ambitions didactiques

La science n'est guère le domaine de Xavier Marmier, bien plus à l'aise lorsqu'il est question d'histoire ou de littérature. Aussi n'affiche-t-il pas, dans ses *Lettres sur le Nord*, de prétention scientifique, posant d'ailleurs une primauté de la poésie sur la science,¹⁵ qui se manifeste à travers son goût pour les légendes. Marmier en recense beaucoup plus que Léonie qui, les rares fois où elle en rapporte une, se hâte de montrer son incrédulité.¹⁶ L'auteur des *Lettres sur le Nord*, en tant qu'homme, n'en a pas besoin, et il feint souvent de prêter foi aux récits les plus extraordinaires.¹⁷ Chez Léonie, qui ne saurait se prétendre poète, une surreprésentation des légendes risquerait de passer pour de la naïveté. Elle va laisser une large place dans son texte à la vulgarisation scientifique, la science ayant l'avantage de proposer des assertions que l'on ne peut contester, et qui semblent donc mieux convenir à un écrivain que l'on risque de ne pas prendre au sérieux du fait de son sexe.

Chaque fois qu'elle en a l'occasion (et les occasions sont nombreuses, au vu de sa compagnie), l'autrice se fait l'écho des propos scientifiques qu'elle entend autour d'elle. Ainsi, aux mines de Kaafiord, là où Marmier explique avec force détails la brève histoire de la mine et se félicite de son système paternaliste sans nous parler de géologie, Léonie nous renseigne sur tous les minerais extraits dans la mine, avant de nous présenter le processus de transformation qui permet d'obtenir

12 Aunet (1855) : p. 272.

13 *Ibid.*, p. 278.

14 *Ibid.*, p. 172.

15 Xavier Marmier : *Deux émigrés en Suède*, Paris : Administration du journal *Le Pays*, 1849, p. 23

16 Aunet (1855) : p. 36-37.

17 Xavier Marmier : *Lettres sur le Nord. Danemark, Suède, Norvège, Laponie, Spitzberg* [1840], Paris : Hachette, 1857, p. 123.

les « belles barres de cuivre rouge ». ¹⁸ Dans les environs du Spitzberg, elle corrige une « superstition populaire » sur les bernaches qui « prétend que ces oiseaux déposent leurs œufs dans le creux de certains arbres, et les abandonnent ensuite, laissant au soleil le soin de les faire éclore. » Elle montre par là sa connaissance de la science et des croyances du Nord, tout en fustigeant la superstition : « Tout ceci est ce qu'on peut bien véritablement appeler un canard d'histoire naturelle et même surnaturelle. », ¹⁹ ce qui lui permet de se départir de la réputation de naïveté qui entoure les écrivaines-voyageuses et que Marmier attribue à notamment à Ida Pfeiffer. ²⁰ Plus étonnant, Léonie ne se contente pas de rapporter des propos entendus, mais va également à la recherche du savoir. Au Spitzberg notamment, elle herborise seule, et après avoir cité les fleurs recueillies, affirme : « Voilà pour la Flore de la baie de la Madeleine ; la nomenclature d'histoire naturelle ne sera guère plus étendue. » ²¹ Autrement dit, les naturalistes de *La Recherche* ne feront pas mieux que l'autrice ! Elle semble pourtant prudemment préférer la Bible à la science. Elle affirme ainsi, après avoir abordé le sujet de la filiation des Finlandais que la Genèse « est plus facile et n'est pas plus absurde que beaucoup de suppositions à l'usage des académies de province. » ²² De la même façon, Léonie, afin de ne pas sembler vouloir s'élever trop au dessus de sa condition de femme, se fait parfois passer pour une sotte, comme lorsqu'elle se met en scène étonnée du soleil de minuit à Hammerfest. C'est son domestique qui l'aurait mise dans le secret : « Mais, madame, il ne se couche pas du tout en cette saison. » ²³

Au contraire de la science, les humanités sont le domaine de prédilection de Marmier. Ce sont ses innombrables voyages ²⁴ qui lui ont permis d'acquérir les connaissances qui, savamment distillées dans ses différents ouvrages, lui ont fourni l'argent nécessaire pour... poursuivre ses voyages : il s'agit donc, pour reprendre les mots de Maria Walecka-Garbalinska, d'un « voyageur professionnel. » ²⁵ Marmier a ainsi acquis une bonne connaissance des langues scandinaves, qui lui permet d'avoir accès aux ouvrages écrits dans ces langues, mais également de rencontrer des

18 Aunet (1855) : p. 211.

19 *Ibid.*, p.167-168.

20 Xavier Marmier : *Voyage d'une femme autour du monde. Laponie et Finlande. Les Monastères du Levant. Le Darfour. L'Ouaday. Chartoum et le Nil Blanc. Le Fleuve du Niger*, Ixelles-Lez-Bruxelles : Delevingne et Callewaert, 1853, p. 8.

21 Aunet (1855) : p.187.

22 *Ibid.*, p. 293.

23 *Ibid.*, p. 127.

24 Wendy S. Mercer : *The Life and Travels of Xavier Marmier (1808-1892). Bringing World Literature to France*, Oxford : Oxford University Press, 2007, p. 2.

25 Maria Walecka-Garbalinska, « Exploration, émigration, initiation. Les parcours nordiques de Xavier Marmier », dans Rachel Bouvet, André Carpentier et Daniel Chartier (dir.) : *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris : L'Harmattan, 2006, p. 115.

dignités locales, qui ne manquent pas de lui apporter des informations.

Léonie ne maîtrise que l'anglais,²⁶ ce qui la prive d'un bon nombre de textes et de conversations enrichissantes avec les locaux. Notons du reste que, quand bien même aurait-elle pu parler norvégien, suédois ou danois, Biard n'ayant pas auprès du champ littéraire scandinave le prestige d'un Marmier, Léonie n'aurait pas eu l'occasion de rencontrer de grands écrivains.

L'autrice élude le problème d'écrire après les massives *Lettres sur le Nord* de Marmier grâce à l'apparence de correspondance de voyage que prend son récit. Ainsi, l'énonciation n'a pas lieu en 1854 mais en 1839, soit avant la publication en volume du texte de Marmier. Elle peut ainsi écrire : « Il y aurait beaucoup à dire encore sur la Finlande, pour la bien faire connaître ; cette tâche sera sans doute entreprise un jour ; pour moi, j'ai voulu seulement, par ces quelques pages, vous tracer une légère esquisse de ce peuple peu connu, et j'espère vous avoir intéressé. »²⁷ A supposer que Léonie ne propose rien d'autre qu'une « légère esquisse » celle-ci n'a de sens que tant que la tâche dont il est question, celle de faire connaître la Finlande, n'a pas encore été accomplie par Marmier (et Léouzon Le Duc... Elle précise ailleurs en note : « A l'époque où j'écrivais ceci, on n'avait pas encore l'excellente traduction du *Kalewala*, de M. Léouzon Le Duc. »)²⁸

Au-delà de la question de l'énonciation, l'autrice fait habilement oublier son peu de connaissances livresques sur les pays qu'elle traverse en dénigrant systématiquement les écrits des voyageurs précédents, et en premier lieu Regnard. Celui-ci, cible facile, apparaît à trois reprises dans *Voyage d'une femme au Spitzberg*, toujours pour être contredit. La seule citation que Léonie pose comme une vérité est une description hivernale de Torneä par Maupertuis, qui lui donne du reste l'occasion d'une nouvelle attaque contre Regnard, et d'une affirmation renouvelée de la supériorité du vécu sur le lu : « J'ai cité cette description de Maupertuis, parce qu'elle est, m'a-t-on dit dans le pays même, parfaitement exacte. Dans d'autres circonstances, je me suis abstenue d'appeler à mon aide le témoignage des voyageurs, craignant de tomber sur des hâbleurs tels que Regnard [...]. »²⁹

Léonie se montre cependant beaucoup plus prudente dans le domaine des humanités que pour ce qui est des sciences dures, bien qu'il soit des sujets pour lesquelles, grâce à son mari, elle puisse prétendre à une certaine légitimité : les arts visuels. « Elle juge d'un œil exercé les toiles des maîtres hollandais »,³⁰ nous proposant des critiques d'art dont on ne trouve pas l'équivalent chez Marmier.

Ainsi, sans prétendre à la scientificité ni à la littérarité, l'autrice parvient à s'illustrer dans un genre,

26 Aunet (1855) : p. 90.

27 *Ibid.*, p. 307.

28 *Ibid.*, p. 295.

29 *Ibid.*, p. 314.

30 Amilcare Cassanello : « La Commission scientifique du Nord et les relations de voyage de Xavier Marmier et de Léonie d'Aunet », dans Daniel Chartier (dir.) : *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal : Imaginaire|Nord, 2008.

celui du récit de voyage, qui appartient à la fois à la littérature et à la science. Elle nous offre ainsi un texte habile, d'une grande variété thématique et souvent vif, qui offre un plaisant contraste avec celui de son compagnon de voyage.

Portrait de l'autrice en voyageuse

Pour faire de son récit celui d'une grande voyageuse, l'autrice met en avant le caractère exceptionnel de son périple. Elle conclut par exemple sa sixième lettre par cette formule emphatique :

Si vous aviez pu me voir alors, vous m'eussiez trouvée bien pâle et bien maigrie, mais vous auriez eu, j'espère, quelque considération pour une femme ayant fait un voyage que *nulle* n'avait entrepris encore, et que nulle autre ne fera après, j'ose le prévoir.³¹

Elle fut la seule femme de son époque à prendre la route du Nord du Nord, car celui-ci était considéré comme un espace pour les hommes, où comme le souligne Peter Davidson, il n'y a « pas de place pour les femmes ». ³² Ce *topos* se retrouve au tournant du siècle chez le duc d'Orléans qui s'exclame, à l'approche du Spitzberg : « Ce n'est pas un temps de demoiselle ! » ³³

Les rencontres évoquées par Marmier sur la route du Nord sont pour certaines l'incarnation d'une virilité nordique, ³⁴ qui n'est d'ailleurs pas le privilège des hommes, les personnages féminins présents dans *Les Fiancés du Spitzberg* ayant des allures masculines. Ainsi, Rosa-Marie, qui n'ira pas au Spitzberg mais donnera son nom au bateau qui prendra la route de l'archipel, est « d'une beauté un peu massive. » Sa voix est « un peu forte », et elle n'a pas « le sentiment de la véritable élégance. » ³⁵ L'autre personnage féminin du roman, Carine, est quant à elle une des rudes habitantes du Nord. Elle explique à Marcel :

Je suis née [...] dans une ville où les femmes se sont signalées, en de mémorables occasions, par leur courage ; j'ai passé une partie de mon enfance dans la province de Smaland, où, quand une jeune fille se marie, elle se rend à l'église avec un ceinturon de soldat, et marche fièrement, précédée de deux tambours. ³⁶

Mais la jeune Carine ne survivra pas à son voyage au Spitzberg, ce qui montre une fois de plus qu'il

31 Aunet (1855) : p. 204.

32 « no place for women » Peter Davidson : *The Idea of North*, Londres : Reaktion Books, 2005, p. 69.

33 Duc d'Orléans : *A travers la Banquise : du Spitzberg au Cap Philippe*, Paris : Plon, 1907, p. 33.

34 Marmier (1857) : p. 388.

35 Xavier Marmier : *Les Fiancés du Spitzberg* [1858], Paris : Hachette, 1880, p. 20.

36 *Ibid.*, p. 83.

n'y a au nord du Nord « pas de place pour les femmes », même les plus braves.

Léonie elle-même illustre cette image d'un Nord réservé aux hommes et éventuellement aux femmes viriles (elle décrit par exemple en Suède une « grande robuste » jeune fille qui tisse « avec une force et une rapidité particulières »),³⁷ et adopte une posture des plus habiles. En effet, en se présentant comme une « Parisienne qui un jour, en sortant de l'Opéra, s'en était allée explorer les régions polaires »,³⁸ l'autrice renforce le caractère exceptionnel de son voyage, en se différenciant radicalement non seulement des viriles féminités nordiques, mais également des autres voyageuses. Si Marmier nous parle de la « virile fermeté »³⁹ d'Ida Pfeiffer, Léonie insiste tout à l'inverse sur sa féminité.

Elle le fait souvent de façon caricaturale, se montrant par exemple fort attentive aux fleurs et aux animaux. Ainsi, le long des côtes de la Norvège, elle rapporte l'anecdote d'un jeune homme qui apporte un bouquet à sa mère, et se plaît à rappeler en Laponie « la familiarité souvent tendre du paysan et du berger avec leur chien »⁴⁰ et son affection pour sa chienne lapone, « petite chienne noire, encore toute jeune, qui, dès les premiers moments, se familiarisa fort bien avec [eux]. »⁴¹

A travers la discussion entre les marins de *La Recherche* pour savoir ce qu'il adviendra de Léonie en cas d'hivernage, l'autrice dresse d'elle-même un portrait qui, s'il n'est pas au premier abord des plus élogieux, ne fait en réalité que renforcer le mérite de cette « perruche du Sénégal » qui a réussi, malgré sa faiblesse, ce que nulle des « commères » bretonnes ou norvégiennes n'avait encore jamais accompli :

Et puis quelle femme est-ce ? dit un timonier sur un ton légèrement méprisant ; une femme *pâlotte*, menue, maigrette, avec des pieds comme des biscuits à la cuiller et des mains à ne pas soulever un aviron ; une femme à casser sur le genou et à mettre les morceaux dans sa poche. Si c'était une femme de chez nous, encore (il était breton) ! Dans le Ponant nous avons des commères qui ne sont pas embarrassées pour hisser une voile et manœuvrer une barque ; nos femmes valent presque un homme ; mais celle-là, avec sa mine mièvre de Parisienne, elle est frileuse comme une perruche du Sénégal.⁴²

Pour renforcer encore le trait, Léonie donne d'elle-même l'image d'une femme presque frivole, elle qui cherche un « exercice amusant »⁴³ dans les neiges du Spitzberg, et dévale en glissant les pentes

37 Aunet (1855) : p. 284.

38 *Ibid.*, p. 158.

39 Marmier (1853) : p. 11.

40 *Ibid.*, p. 243.

41 *Idem.*

42 *Ibid.*, p. 181.

43 *Ibid.*, p.186.

de ces « montagnes pointues ». Notre perruche du Sénégal apparaît dans son récit comme une femme du monde, elle qui écrit, au sujet de l'arrivée au Spitzberg : « Je noterai seulement ces deux particularités-ci : on dit des vers de circonstance qui se trouvèrent bons, et le cuisinier, pour faire prendre ses gelées, se contenta de les laisser pendant quelques moments exposées sur le pont. »⁴⁴ Plus tard, en Laponie, elle évoque avec gourmandise ses achats : « j'ai eu pour cinquante-quatre francs une croix grande comme ma main [...] qui fera un très bon effet dans un bal costumé. »⁴⁵ Si par de tels discours, Léonie ne prétend pas révolutionner la condition féminine, elle tire d'elle-même le portrait original d'une femme d'autant plus courageuse qu'elle est mondaine. Ainsi quand elle note, à la fin du voyage : « Ici, je dois le confesser dans toute la faiblesse de ma nature féminine, j'éprouvai un très-grand plaisir à mettre une jolie robe fraîche, à grands volants [...]. »⁴⁶ le lecteur ne peut qu'admirer l'abnégation de cette coquette qui a voyagé pendant des mois habillée en homme. Il arrive d'ailleurs à l'autrice de se comparer à un homme, pour montrer qu'elle n'a rien à envier au sexe dit fort. Elle écrit ainsi au début de *Voyage d'une femme au Spitzberg* : « J'ai couru avec la rapidité barbare d'un commis voyageur en retard »,⁴⁷ et se vante d'être « aguerrie contre les spiritueux »,⁴⁸ ayant pris l'habitude, au cours de son voyage, de « Faire comme tout le monde, [se] réconforter avec un verre d'eau-de-vie de grain. »⁴⁹ Du reste, si Léonie se plaît à se mettre en scène seule dans ses accomplissements et dresse les portraits de compagnons de voyage peu secourables,⁵⁰ elle associe volontiers les hommes à sa peur. Ainsi, elle qui parle presque toujours à la première personne du singulier, écrit, au sommet d'une cascade formée par l'Alten : « un cri d'effroi allait sortir de notre bouche. »⁵¹ Au Spitzberg, quand l'éventualité d'un hivernage est soulevée, elle présente les « quatre meilleurs et plus anciens matelots de l'équipage »⁵² tout aussi effrayés qu'elle. Ses compagnons ne peuvent donc prétendre être plus courageux que l'autrice.

Enfin, pour parfaire son portrait de voyageuse exceptionnelle, Léonie met l'accent sur les dangers et les épreuves qu'elle a connus. Daniel Claustre note cependant : « C'est toujours avec une grande pudeur que Léonie note ses misères, sur lesquelles elle n'insiste jamais. »⁵³ L'habile autrice parvient

44 *Ibid.*, p. 170.

45 *Ibid.*, p. 347.

46 *Ibid.*, p. 328.

47 *Ibid.*, p. 48.

48 *Ibid.*, p. 93.

49 *Ibid.*, p. 124.

50 *Ibid.*, p. 246.

51 *Ibid.*, p. 262.

52 *Ibid.*, p. 181.

53 Daniel Claustre : « Voyager, aimer, écrire. La vie d'une femme du XIX^e siècle (Léonie d'Aunet,

à faire croire à son lecteur qu'elle lui épargne ses déboires en usant de prétéritons, comme ici en Laponie : « Je ne reviens pas sur nos désastres de chevaux qui enfonçaient, de chutes dans la boue, de vêtements collés sur le corps [...]. »⁵⁴

L'autrice donne une image particulièrement sombre du Spitzberg, affirmant y avoir eu la sensation de « traverser un cauchemar. »⁵⁵ Intéressons-nous aux perceptions radicalement différentes d'un même climat par les deux auteurs. Si Marmier écrit : « parfois nous nous demandions si quelque fée ne nous avait pas ramenés, par un coup de baguette, sous le ciel méridional », ⁵⁶ Léonie affirme : « Un seul jour il nous fut donné de voir le Spitzberg égayé ». ⁵⁷ Plus loin, parlant du Tsar, et évoquant la possibilité de faire du Spitzberg une « succursale de la Sibérie », elle commente : « ce serait du reste clémence ; là on serait sûr de mourir dès le premier hiver », ⁵⁸ posant le Spitzberg comme un lieu plus froid que le Nord de la Russie ce qui est, comme on le sait et comme Léonie le savait sans doute, inexact, du fait de l'influence du Gulf Stream. Charles Martins, qui accompagnait l'autrice, note d'ailleurs : « le climat du Spitzberg est moins rigoureux que celui [des] régions continentales ». ⁵⁹

Par ailleurs, Léonie nous décrit la flore du Spitzberg comme très pauvre, quant aux animaux, les deux voyageurs n'en verront guère. Il semble cependant que l'autrice noircisse le tableau. Si les plantes arctiques n'excèdent jamais la taille de quelques centimètres, elles présentent une certaine variété, que les scientifiques de *La Recherche* ont notée, et que l'autrice, qui s'intéresse de près à la botanique, ne pouvait ignorer, mais qu'elle n'a pas mentionnée dans son texte. Elle recueille trois espèces de phanérogames (spermatophytes) et note, on l'a vu : « la nomenclature d'histoire naturelle ne sera guère plus étendue » ⁶⁰ ; son compagnon de voyage Charles Martins en recense 57. ⁶¹ D'autre part, les renards bleus sont jugés « petits, chétifs et laids », ⁶² quant aux oiseaux de mer, elle en fait la description suivante : « L'oiseau de mer est à peine un oiseau : il ne l'est ni par le ramage ni par les mœurs [...]. L'oiseau de mer n'a pas de ramage, mais un cri qui varie du glauque au lugubre [...]. » ⁶³ Marmier de son côté parle du « renard bleu, aux longs poils chatoyants et soyeux,

1820-1879) », dans *Ull Critic* 11/12, 2007, p. 96.

54 *Ibid.*, p. 263.

55 Aunet (1855) : p. 184.

56 Marmier (1857) : p. 354.

57 Aunet (1855) : p. 198.

58 *Ibid.*, p.171.

59 Charles Martins : *Du Spitzberg au Sahara. Étapes d'un naturaliste au Spitzberg, en Laponie, en Écosse, en Suisse, en France, en Italie, en Égypte et en Algérie*, Paris : Baillieres, 1866, p. 70.

60 Aunet (1855) : p. 187.

61 Martins (1866) : p. 84.

62 Aunet (1855) : p. 191.

63 *Ibid.*, p. 190-191.

mouchetés à leur extrémité d'une petite pointe pareille à une tête d'épingle d'argent. »⁶⁴

Enfin, la vue de tombes de pêcheurs inspire à Léonie ce commentaire pathétique :

Je comptais cinquante-deux tombes disséminées dans ce cimetière, plus affreux qu'aucun autre ; cimetière sans épitaphes, sans monuments, sans fleurs, sans souvenirs, sans larmes, sans regrets, sans prières ; cimetière désolé où il semble que l'oubli enveloppe deux fois le mort [...] solitude terrible, silence profond et glacé [...].⁶⁵

Le Spitzberg est donc pour l'autrice non seulement un lieu sans vie, mais un lieu de mort : les os de morses laissés par les pêcheurs lui évoquent « les squelettes des géants, habitants de la ville qui, près de là, achevait de s'abîmer dans la mer »⁶⁶ ; quant aux os de phoques, ils la font recourir à cette image macabre : « Les longs doigts décharnés des phoques, si semblables à ceux d'une main humaine, rendaient l'illusion frappante et me causaient une sorte de terreur. »⁶⁷

Les tombes des pêcheurs sont également évoquées par Marmier, mais il en relativise l'horreur dans quelques alexandrins misanthropes⁶⁸ et « se met bien vite à égrener des récits de survie et de sauvetage, des aperçus sur les tentatives de colonisation du Spitzberg. »⁶⁹ Le Spitzberg apparaît même chez lui comme un lieu de vie, de renaissance. C'est le cas, dans la plus belle page de son roman, peu avant que Carine et Marcel ne deviennent les fiancés du Spitzberg, l'Adam et l'Eve de ce monde en création, qui commence ainsi : « ce sinistre désert ne vous rappelle-t-il pas les premiers versets de la Genèse [...] ». ⁷⁰ Léonie quant à elle évoque les « abîmes du vieux monde préludant à un nouveau chaos », ⁷¹ image que l'on pourrait juger proche de la Genèse mise en scène par Marmier, mais qui met l'accent sur la fin plutôt que sur la renaissance.

L'autrice fait ainsi le récit d'un voyage exceptionnel et périlleux, en noircissant le tableau du Spitzberg – tout comme Marmier en adoucit les traits – et tire d'elle-même le portrait d'une voyageuse intrépide, qui, si elle ne vaut certes pas moins que les hommes qui l'accompagnent, accomplit un exploit supérieur au leur en raison de sa féminité et d'un milieu qui lui est particulièrement hostile.

64 Marmier (1880) : p. 253.

65 Aunet (1855) : p. 176-177.

66 *Ibid.*, p. 175.

67 *Idem.*

68 Marmier (1857) : p. 463-464.

69 Roland Le Huenen : « Parler de soi par ricochet : Le voyage au féminin ou l'impossible autobiographie (Georges Sand, Flora Tristan, Léonie d'Aunet) », dans Sarga Moussa, Friedrich Wolfzettel, Frank Estelmann (dir.) : *Voyageuses européennes au XIX^e siècle*, Paris : PUPS, 2012, p. 52.

70 Marmier (1857) : p. 244-245.

71 Aunet (1855) : p. 174.

Conclusion

Voyage d'une femme au Spitzberg a inspiré un nombre de recherches à la hauteur de son intérêt. Le parti que nous avons pris dans le cadre de cet article a été de considérer Léonie d'Aunet comme un écrivain.

Comme un écrivain, et non comme une femme affrontant courageusement les dangers du Grand Nord, puis baffouée par son mari et délaissée par son amant. Nous n'avons pas tenté de défendre sa vertu face aux accusations d'un Marmier prétendant qu'elle avait été sa maîtresse, ni de faire d'elle une féministe. Et nous ne pensons pas, pour reprendre le titre de l'article de Wendy S. Mercer,⁷² qu'elle soit un « talent caché par son genre ».

Léonie d'Aunet, au contraire, a su exploiter dans son écriture le Nord du Nord (et particulièrement le Spitzberg, qui figure dans le titre de l'œuvre alors qu'il n'y occupe qu'une lettre sur neuf) ainsi que son sexe et les contraintes qui y étaient associées, afin d'apparaître comme la grande voyageuse qu'elle n'a peut-être pas été, et de devenir l'écrivain qu'elle est incontestablement. Elle a ainsi produit une œuvre à succès, encore éditée aujourd'hui, ce qui n'est évidemment pas le cas des *Lettres sur le Nord* de Xavier Marmier, preuve supplémentaire que si son sexe fut pour Léonie un obstacle à l'écriture, elle l'a habilement surmonté.

Clément Gautier

⁷² Wendy S. Mercer : « Léonie d'Aunet (1820 - 1879) in the shade of Victor Hugo : Talent hidden by sex », dans *Studi Francesi* XXXVIII/I, 1993, p. 31-46.